

## TOUTES LES FEMMES DE FRANCE

A vous tous, soldats de France, je viens donner des nouvelles de vos mères, de vos femmes, de vos filles, de toutes celles que vous avez laissées derrière vous dans la chère maison, à *la maison*. Je viens vous dire ce qu'elles font à l'heure où j'écris, à l'heure où vous me lisez, et le tableau que vous auriez sous les yeux, si vous pouviez tout à coup revenir, pousser la porte et crier joyeusement : « C'est moi, mes chéries, me voilà ! »

Alors vous les verriez se lever de leur fauteuil ou de leur chaise, si émues, si heureuses !... Et vous verriez, au même instant, rouler à terre l'ouvrage qu'elles tenaient sur leurs genoux et s'éparpiller sur le sol les pelotons de laine et les longues aiguilles de bois.

Jadis, quand Duguesclin fut fait prisonnier, il fixa lui-même sa rançon, et il la fixa très haut : « Toutes les femmes de France, dit-il fièrement, fileront pour la payer. » Vous n'êtes pas prisonniers, puisque c'est vous qui faites des prisonniers,

hommes et drapeaux. Les femmes de France ne filent plus : les rouets et les fuseaux de nos aïeules ne sont plus que des objets de curiosité. Mais elles travaillent toujours, de leurs doigts agiles : elles cousent, elles tricotent.

Or, comme elles pensent tout le temps à vous, rien qu'à vous, et comme elles n'ont qu'un souci en tête : savoir de quoi vous pouvez avoir besoin, cette idée leur est venue que la mauvaise saison approche et qu'un bon gilet sous la capote vous serait d'un grand secours contre le froid. Sitôt dit, sitôt fait. De tous les magasins, de toutes les fabriques elles ont fait venir tout ce qu'elles ont pu trouver de laine. Et, tout de suite elles se sont mises à l'ouvrage.

Elles s'y sont toutes mises, dans les villes et dans les campagnes, dans la maison du riche comme dans le logis du pauvre, toutes les femmes de France, les vieilles et les jeunes, les grand-mamans dont les mains tremblent un peu et les fillettes qui s'appliquent et qui se dépêchent. Car il faut aller vite, vite, en faire beaucoup : le soir, on compare sa tâche, et celles qui ont abattu le plus de besogne s'en réjouissent, parce que c'est pour vous.

Dans des temps comme ceux où nous vivons, on aime à ne pas se sentir seul : aussi, elles se réunissent pour travailler ensemble. Elles mettent en commun les nouvelles qu'elles ont reçues

de vous. Chacune, à son tour, déplie, pour la centième fois, une lettre, la dernière lettre que vous avez envoyée, celle où vous racontez comment vous avez donné la chasse aux Boches, la baïonnette dans les reins. Elle en lit des passages à haute voix. Si vous voyiez alors toutes ces bonnes Françaises relever leur front, qu'elles tenaient penché sur leur ouvrage ! Si vous voyiez cet éclair qui brille dans leurs yeux, un éclair de fierté parce que vous êtes si braves !

Ah ! chers soldats, si vous le voyiez, vous seriez récompensés de toutes les fatigues que vous supportez, de tous les dangers que vous affrontez.

Et les aiguilles, qui n'ont pas interrompu leur labeur, redoublent de vitesse : elles vont et viennent dans le silence qui s'est fait, un silence recueilli, grave, ému, tout plein de vous.

J'ai pensé que cela vous ferait plaisir d'entendre ainsi parler de celles que vous aimez et qui vous aiment. Vous en aurez plus d'ardeur et d'entrain que jamais à vous battre pour elles. Car plus encore que leurs gilets de laine et plus que leurs tricots, ce qui vous fait chaud au cœur, c'est leur tendresse.

René Doumic,  
*de l'Académie Française.*